

13. 3

L'ODYSSÉE  
D'HOMÈRE MÉLÉSIGÈNE

TRADUITE VERS POUR VERS

PAR

le Comte Ulysse de SEQUIER



PARIS

FIRMIN-DIDOT ET C<sup>e</sup> ÉDITEURS

56, RUE JACOB, 56

1896

# L'Odyssée

**Homère Mélésgène**



**Didot, Paris, 1896**

**Exporté de Wikisource le 04/03/2019**

# TABLE

Pages.

STANCES PRÉLIMINAIRES

## L'ODYSSÉE

CHANT I	<u>Conseil des Dieux. Exhortation de Minerve à Télémaque. Festin des Prétendants</u>
CHANT II	<u>Assemblée des Ithacéens et départ de Télémaque</u>
CHANT III	<u>Voyage de Télémaque à Pylos</u>
CHANT IV	<u>Voyage de Télémaque à Sparte</u>
CHANT V	<u>Le radeau d'Ulysse</u>
CHANT VI	<u>Arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens</u>
CHANT VII	<u>Ulysse au palais d'Alcinoüs</u>
CHANT VIII	<u>Séjour d'Ulysse dans l'île Phéacienne</u>
CHANT IX	<u>Récits d'Ulysse. — Premier récit : La Cyclopée</u>
CHANT X	<u>Deuxième récit : Éole, les Lestrygons, Circé</u>
CHANT XI	<u>Troisième récit : La descente aux Enfers</u>
CHANT XII	<u>Quatrième récit : Les Sirènes, Charybde et Scylla, les Bœufs du Soleil</u>
CHANT XIII	<u>Le rapatriement d'Ulysse et son arrivée dans Ithaque</u>
CHANT XIV	<u>Ulysse chez Eumée</u>
CHANT XV	<u>Arrivée de Télémaque à la porcherie</u>

CHANT XVI Ulysse se fait reconnaître de Télémaque

CHANT XVI Retour de Télémaque au palais. Ulysse l'y rejoint,  
déguisé en mendiant

CHANT XVI Combat d'Ulysse et d'Irus

CHANT XIX Entretien d'Ulysse et de Pénélope. Euryclée  
reconnaît Ulysse

CHANT XX Événements qui précèdent la mort des Prétendants

CHANT XXI L'épreuve de l'arc

CHANT XXI Massacre des Prétendants

CHANT XXI Reconnaissance d'Ulysse par Pénélope

CHANT XXI Mercuré et les Ames des Prétendants. - Ulysse chez  
son père. Derniers combats, conclusion de la paix

## AU LECTEUR DÉBONNAIRE

---

Lecteur, prénom oblige : or, m'appelant Ulysse,  
J'ai traduit l'Odyssée encore vers par vers.  
Mais pour m'y préparer avec peine et délice,  
Pendant trente-sept ans j'arpentai l'univers.

Volontaire d'abord dans notre ancienne armée,  
Presque au sortir des bancs du classique Rodez,  
Je concourus joyeux au siège de Crimée,  
Narguant, le sabre en main, les fourches de l'Hadès.

À l'aller, au retour, de la crête des vagues,  
Mes yeux émerveillés contemplaient Ténédos,  
Et le tombeau d'Achille, et les horizons vagues  
Où trônait l'Ilion qu'embla le roi d'Argos.

Devant moi se dressait, comme au soir de l'attaque,  
Le cheval d'Épéus, vomissant de son bois  
Les héros entassés par le grand chef d'Ithaque,  
Pour fondre sur Hélène et Priam aux abois.

Et de ma bouche alors, qu'aspergeait l'onde amère,  
Partaient ces mots : « Minerve ! Apollon ! père Zeus !  
Faites-moi quelque jour interpréter Homère.  
Si je ne tue Hector, que je sauve Odysseus ! »

Mais avant de toucher à son noble homonyme,  
L'officier ingénu sous Mars devait blanchir,

Se battre en Italie, et, d'un cœur longanime,  
Plus tard, un trône à bas, au Mexique languir.

Non sans fruit toutefois ! Las du dieu de la Thrace,  
N'écoutant désormais que l'appel des neuf Sœurs,  
Entre un Ovide, un Dante, il commença l'HORACE  
Que Didot maintenant offre entier aux penseurs.

Enfin gagnant Paris, de là ses antipodes,  
Par Kœnigsberg, Dublin, Madrid, Madagascar,  
Après tant de labeurs, des antiques rhapsodes  
Le traducteur mûri se versa le nectar.

Et là-bas à Sydney, puis en terre malaise,  
Puis aux bords de l'Allier, nomade narbonnais,  
Il rima ce poème, auquel il est bien aise  
D'adjoindre l'HOMÉROS DES AMASTRIANAIS<sup>[1]</sup>.

Toulouse, 8 septembre 1895.

ULYSSE DE S.

---

1. ↑ Voir le Frontispice.

# L'ODYSSÉE

---

## CHANT I

CONSEIL DES DIEUX

EXHORTATION DE MINERVE À TÉLÉMAQUE

FESTIN DES PRÉTENDANTS

Muse, dis-moi ce chef aux manœuvres subtiles  
Qui, vainqueur de Pergame, erra si longuement.  
De maint peuple il sonda les mœurs comme les villes ;  
Il souffrit mille maux sur l'humide élément  
Pour conserver sa vie et ramener sa troupe.  
Mais nul ne se sauva, quels que fussent ses vœux,  
Car leur témérité les fit périr en groupe,

Ces fous qui du Soleil dévorèrent les bœufs ;  
Et le Dieu leur ravit le jour de la rentrée.  
Déesse, enfant de Zeus, redis ces faits connus.

Déjà les Grecs soustraits à la mort exécrée,  
Libres des camps, des flots, étaient tous revenus.  
Seul, Ulysse restait, pleurant patrie et femme,  
Aux mains de Calypso qui, noble déité,  
Dans son antre nymphal le pressait de sa flamme.  
Quoique, au gré du Destin, le Temps précipité  
Eût marqué son retour vers Ithaque, sa terre,  
Il ne pouvait briser les nœuds qui l'étreignaient,  
Ni revoir ses amis : tous les dieux le plaignaient,  
Sauf Neptune jaloux, dans sa vieille colère,  
D'accabler jusqu'au port ce prince olympien.

Or, d'agneaux, de taureaux une hécatombe grasse  
Avait conduit Neptune au sol éthiopien.  
(Ce sol, le plus lointain, porte une double race ;  
L'une se tient à l'est, l'autre habite au ponant.)  
Tandis qu'il savourait un festin bienveillant,  
Les autres dieux siégeaient chez Jupiter tonnant.  
Le roi de l'univers prit soudain la parole ;  
Il s'était rappelé qu'aux mânes paternels  
Oreste dévoua le radieux Égisthe.  
S'étant donc souvenu, Zeus dit aux Immortels :  
« Hélas ! à nous blâmer combien l'homme persiste !  
Tout le mal vient, dit-il, de la céleste cour.  
Mais, en dépit du Sort, l'orgueil fait sa misère.  
Ainsi, malgré le Sort, Égisthe prend naguère



Sa femme au fils d'Atrée et le tue au retour.  
Son châtiment certain, il le savait d'avance  
Par le bourreau d'Argus, Hermès, notre envoyé :  
Épargne Agamemnon ! respecte sa moitié !  
Car d'Oreste viendra l'implacable vengeance,  
Quand il voudra, grandi, rentrer dans son palais...  
Hermès ainsi parla : rien ne fléchit l'inique,  
Et son sang d'un seul coup paya tous ses forfaits. »

La Déesse aux yeux pers, Minerve, alors réplique :  
« Ô mon père, ô Kronide, arbitre souverain,  
Certe, Égisthe a péri d'une mort méritée.  
Périsse ainsi quiconque agira de ce train !  
Mais pour Ulysse, moi, mon âme est attristée.  
Ce sage malheureux gémit toujours au loin  
Sur des rochers perdus que ceint la mer épaisse.  
C'est une île boisée où règne une Déesse,  
Fille du sombre Atlas qui sait chaque recoin  
Du royaume marin, et, par sa force unique,  
Soutient les longs piliers séparant terre et cieux.  
Cette nymphe retient l'échoué pathétique,  
Le berçant de discours tendres et captieux  
Pour lui faire oublier Ithaque ; mais Ulysse,  
Qui n'aimerait qu'à voir fumer son toit natal,  
Souhaite de mourir. Et sur toi cela glisse,  
Roi de l'Olympe ? Ou bien te parut-il banal  
En t'offrant, au camp grec, sur les troyennes plages,  
Des mets sacrés ? Ô Zeus, qu'as-tu donc contre lui ? »

En ces mots riposta l'assembleur de nuages :

« Ma fille, de tes dents quelle parole a fui ?  
Comment puis-je oublier notre divin Ulysse,  
Cet esprit sans rival, ce cœur si généreux,  
Dont le peuple immortel reçut maint sacrifice ?  
Mais le dieu marinier est pour lui rigoureux,  
Depuis qu'il creva l'œil, tout net, au grandiose  
Polyphème, cyclope effaçant par son poids  
Tous les cyclopéens. — Or la nymphe Thoose,  
Rejeton de Phorcys, un des humides rois,  
Sous l'onde aima Neptune et conçut Polyphème.  
Pour ces motifs Neptune, au terrible trident,  
S'il ne supprime Ulysse, égare sa trirème.  
Mais allons, cherchons tous quelque moyen prudent  
De le rapatrier. Neptune à sa querelle  
Renoncera : car seul, il serait sans crédit  
Pour combattre un vouloir de la cour éternelle. »

La déesse aux yeux pers, Minerve, répondit :  
« Ô mon père, ô Kronide, arbitre si suprême,  
Puisque les dieux béats de mon sage guerrier  
Permettent le retour, lançons, à l'instant même,  
Le meurtrier d'Argus, Hermès, notre courrier,  
Dans l'île d'Ogygie, afin qu'il avertisse  
La nymphe aux beaux cheveux que, tous, formellement,  
Nous voulons rendre aux siens le patient Ulysse.  
Moi, je vole en Ithaque, où de son fils aimant  
J'échaufferai le zèle, aiderai le cœur morne.  
J'entends qu'à son appel les Grégeois chevelus  
Chassent ces prétendants qui mangent tant et plus  
Ses moutons, ses bœufs lourds à tortueuse corne.

Je le pousse vers Sparte, aux sables de Pylos,  
Pour que de son cher père il sache les dédales,  
Et lui-même chez l'homme obtienne honneur et Ios. »

Cela dit, à ses pieds elle mit des sandales,  
Divines, toutes d'or, faites pour la porter  
Sur la vague et le sol, comme un souffle rapide.  
Elle prit une lance à la pointe ahénide,  
Lance rude, pesante, et propre à culbuter  
Les rangs que veut punir la fille d'un tel père.  
Des sommets de l'Olympe alors plongeant soudain,  
D'Ithaque elle atteignit la demeure princière  
Et sous le vestibule attendit, pique en main :  
De Mentès, roi de Taphe, elle avait pris la forme.  
Aux jetons, près du porche, en fiers habitués,  
Accroupis sur les peaux des bœufs par eux tués,  
Les Prétendants jouaient une partie énorme.  
Autour d'eux des valets, de diligents hérauts  
Mêlaient l'onde et le vin dans les larges cratères,  
Sur les tables passaient des éponges légères,  
Les mettaient à portée et dépeçaient les rôts.  
Or, le beau Télémaque avant tous vit Minerve,  
Car il était assis parmi les Prétendants,  
Et songeait à son père, et, tout triste au dedans,  
Souhaitait qu'il revînt pour traquer la caterve,  
Récupérer ses biens, gouverner en vainqueur.  
Tels étaient ses pensers, quand il vit l'Immortelle.  
Il courut au passage, indigné dans son cœur  
Qu'un hôte pût attendre, et, s'arrêtant près d'elle,  
Prit sa dextre, reçut la longue arme d'airain,

Ensuite l'honora de cette phrase ailée :  
« Salut ! nous t'hébergeons, gracieux pérégrin ;  
Tu peindras tes besoins, ta personne attablée. »

Il dit ; Pallas-Minerve aussitôt suit ses pas.  
Lorsqu'ils furent au sein du palais magnifique,  
Télémaque posa contre un grand fût la pique,  
Dans une riche armoire où luisait un amas  
D'autres lances d'airain, propriété d'Ulysse.  
Puis il mena Pallas vers un siège pompeux,  
Mit sous elle un tapis, à ses pieds un banc lisse.  
Il s'avança lui-même un fauteuil somptueux,  
Mais distant des Rivaux, de peur que leur tumulte  
N'effrayât l'étranger au même lieu mangeant.  
D'ailleurs l'enfant voulait une odyssée occulte.  
Une esclave bientôt, en un bassin d'argent  
Pour leurs mains vida l'eau d'une aiguière dorée,  
Et roula devant eux une table en bois fin.  
L'honorable intendante, à son zèle livrée,  
De pain, de mets divers la surchargeait sans fin.  
L'écuyer-découpeur leur servit force viandes,  
Et de calices d'or les pourvut tous les deux ;  
Un héraut y versait d'agréables buvandes.

Alors on vit entrer les Prétendants fameux ;  
Aux chaises, aux fauteuils ils marchaient solidaires.  
Et d'abord des hérauts ondoyèrent leurs mains ;  
Puis mainte domestique encorbeilla les pains,  
Puis maint jeune échanton empourpra les cratères.  
Les soupeurs bravement s'attaquèrent aux plats.

Quand la faim et la soif furent bien satisfaites,  
Pour d'autres passe-temps se montèrent les têtes :  
C'était le chant, la danse, ornement d'un repas.  
Un page alla remettre une harpe splendide  
À Phémios, contraint de rechanter des airs.  
Tandis qu'il préludait par un rythme limpide,  
Télémaque, penché vers la dive aux yeux pers,  
L'entretint doucement, craignant quelque cynique :  
« Cher hôte, à mon aveu pardonneras-tu bien ?  
Voilà ce qui leur plaît, la danse et la musique.  
C'est aisé, quand d'autrui l'on écume le bien,  
Le bien d'un trépassé dont le squelette craque  
Au vent, en terre ferme, ou roule aux flots trompeurs.  
Certes, s'ils le voyaient tout à coup dans Ithaque,  
Ils préféreraient tous être habiles coureurs  
Que pourvus d'or sonnant, vêtus d'habits de fête.  
Mais, je l'ai dit, Ulysse eut un sombre trépas ;  
Nous n'avons qu'à gémir, dût la voix d'un prophète  
Affirmer son retour : il ne reviendra pas.  
Mais allons, réponds-moi, parle sans stratagèmes :  
Qui donc es-tu ? quels sont tes parents, ton berceau ?  
Quelle nef t'a porté ? comment ceux du vaisseau  
T'ont-ils mis en Ithaque, et qui sont-ils eux-mêmes ?  
Car je ne pense pas qu'à pied tu sois venu.  
Tout cela, franchement dis-le pour ma gouverne.  
Est-ce un premier voyage, ou bien mon toit paternel  
Te reçut-il déjà ? Bien d'autres l'ont connu,  
Parce qu'Ulysse était d'humeur très cordiale. »

La déesse aux yeux pers, Pallas, dit à son tour :

« À ces questions-là je réponds sans détour.  
J'ai l'heur d'être Mentès, fils du brave Anchiale ;  
Je commande aux Taphiens, laboureurs de la mer.  
J'aborde ici du gouffre avec mon équipage,  
Et je vais chez un peuple, étranger de langage,  
Prendre à Tempssa du cuivre en échange de fer.  
Ma nef dort sur la grève, en dehors de l'enceinte,  
Dans le port Réithron, sous le vert Néïus.  
Jadis, ton père et moi, l'hospitalité sainte  
Nous réunit ; tu peux consulter là-dessus  
Le vieux héros Laërte. On dit qu'il abandonne  
À tout jamais la ville, et, constamment peiné,  
Vit seul à la campagne avec la vieille bonne  
Qui lui sert son repas, quand il s'est bien traîné  
Parmi les ceps touffus de sa glèbe féconde.  
J'étais venu, croyant ton père à son foyer ;  
Mais sans doute les dieux l'ont voulu dévoyer,  
Car le célèbre Ulysse est encor de ce monde.  
Oui ! mais en pleine mer il demeure arrêté,  
Dans une île orageuse, et des gens durs, funestes,  
Le gardent quelque part contre sa volonté.  
Pourtant je te l'annonce, inspiré des Célestes,  
Et de mon pronostic l'effet sera prochain,  
Quoique je sois profane en science augurale :  
Bientôt il reviendra dans sa terre natale,  
Eût-il le corps lié par des chaînes d'airain.  
Il saura s'échapper, étant plein d'artifice.  
Mais allons, réponds-moi, parle sincèrement :  
Es-tu, déjà si grand, le fils de cet Ulysse ?  
Ton front et tes beaux yeux sont les siens même.

C'est que nous échangeions des visites nombreuses,  
Avant qu'il s'embarquât pour Troie, où, fédérés,  
D'autres preux ont couru sur leurs galères creuses.  
Depuis, Ulysse et moi, nous fûmes séparés. »

En ces mots répliqua le prudent Télémaque :  
« Étranger, mon propos n'aura rien de menteur.  
Je suis, selon ma mère, enfant du roi d'Ithaque ;  
Pour moi, qu'en sais-je ? nul ne connut son auteur.  
Ah ! que ne suis-je né d'un bon propriétaire,  
Vieillissant dans la paix de son propre manoir !  
Mais je descends, dit-on, si tu veux le savoir,  
De l'homme qui souffrit le plus sur cette terre. »

La déesse à l'œil bleu, Minerve, repartit :  
« Les dieux n'ont pas voulu que l'oubli t'enveloppe,  
Puisque tel qu'on te voit t'enfanta Pénélope.  
Mais allons, réponds vite et sois franc au débit :  
Pourquoi ces frais, ce monde ? et quel besoin te presse ?  
Est-ce une noce, un bal ? ce n'est pas un écot.  
Voilà chez toi des gens dont l'allure transgresse  
Les règles du bon ton ; tout homme comme il faut  
S'indignerait à voir turpitudes pareilles. »

Le prudent Télémaque ainsi s'exécuta :  
« Mon hôte, à ce sujet puisque tu t'émerveilles,  
Sache que riche et pur ce palais-ci resta,  
Tout le temps qu'y vécut son héroïque maître.  
Ores le ciel jaloux en décide autrement,  
Lui qui l'a, sans indice, au loin fait disparaître.

Sa fin ne me poindrait aussi profondément,  
S'il fût mort devant Troie, avec sa noble suite,  
Ou dans des bras amis, le siège terminé.  
Par tous les Grecs sa tombe aurait été construite,  
Et toujours sur son fils sa gloire eût rayonné.  
Mais sans lustre à présent le tiennent les Harpyes.  
Son trépas inconnu m'arrache mille pleurs ;  
Et ce n'est pas assez de tant de larmes pies,  
L'Olympe à mon chagrin mêle d'autres douleurs.  
Car les princes régnant dans les îles voisines,  
Dulichium, Samé, Zacynthe aux vastes bois,  
Et ceux qui de l'Ithaque occupent les collines,  
Recherchent tous ma mère et piétinent mes droits.  
Pénélope sans fuir un mariage extrême,  
Hésite à le conclure ; eux dévorent pourtant  
Ma fortune, et bientôt ils me tueront moi-même. »

Pallas-Minerve alors, dans son courroux latent :  
« Dieux ! que tu dois souffrir de l'absence d'un père  
Qui broierait d'une main ces Prétendants couards !  
Car, soudain revenu, s'il forçait la barrière,  
Casque en tête, tenant un bouclier, deux dards,  
Tel que, la prime fois, je vis cet intrépide,  
Buvant, riant chez nous, à son débarquement  
D'Éphyre, où l'accueillit Ilus le Merméride  
(Ulysse était allé, sur un prompt bâtiment,  
Quérir là des venins, bons pour ses javelines  
À la pointe de bronze ; il ne put en avoir  
D'Ilus, qui redoutait les colères divines ;  
Mais mon père, ami tendre, eut soin de l'en pourvoir) :



Si, tel qu'il m'apparut, sur eux fondait Ulysse,  
Leur destin serait court et leur hymen piteux.  
Mais c'est aux Immortels à voir en leur justice  
S'il doit, dans son palais, de ces galants honteux  
Tirer vengeance ou non. Quant à toi, je t'engage  
À chercher le moyen de les chasser d'ici.  
Écoute maintenant, et retiens-moi ceci.  
Demain des héros grecs convoque l'assemblée ;  
Harangue-les, prenant tous les dieux à témoin.  
Somme chaque amoureux de gagner son repaire,  
Et si de convoler Pénélope a besoin,  
Qu'elle rentre au pourpris de son notable père.  
Il trouvera l'époux et saura présenter  
La belle dot qu'exige une fille chérie.  
Encore un sain conseil, si tu veux m'écouter :  
Sur une bonne nef, par vingt rames servie,  
Cours rechercher ton père, indécouvrable absent.  
Vois si quelqu'un t'en parle, ou si tu peux entendre  
Cette voix de Jupin qui fait l'homme puissant.  
À Pylos, chez Nestor, commence par te rendre ;  
Puis, dans Sparte, enquiers-toi près du blond Ménélas,  
Car des Grecs cuirassés il retourna l'ultime.  
Ton père est-il debout, cinglant vers ses États,  
Tu dois attendre un an, malgré ton deuil intime.  
Mais s'il est reconnu qu'enfin il a péri,  
Dès lors, en vérité, ralliant tes murailles,  
Érige son tombeau, fais-lui des funérailles,  
Comme il convient, et donne à ta mère un mari.  
Tous ces soins achevés de manière efficace,  
Dans ton cœur, ton esprit, tu détermineras

Les moyens de tuer les Prétendants sur place,  
Par ruse ou franchement ; car il ne te sied pas  
De jouer au bambin : tu n'es plus si timide.  
Ignorest-tu qu'Oreste acquit un haut renom  
En poignardant Égisthe, immolateur perfide  
De son père adoré, l'inclyte Agamemnon ?  
Toi donc, ami, beau, grand, ainsi que je t'admire,  
Sois brave, pour passer à la postérité.  
Moi, je vais retrouver mon rapide navire,  
Et mes gens, que sans doute émeut ma tardité.  
Songe à tous mes avis, et montre-toi capable. »

Le prudent Télémaque ajouta sur ce point :  
« Étranger, tu parlas dans un but secourable,  
Comme un père à son fils ; je ne l'oublierai point.  
Mais allons, reste encor, de ton temps quoique avare.  
Après un bain utile, un bienfaisant repos,  
Tu rejoindras ta nef, muni, le cœur dispos,  
En souvenir de moi, d'un don superbe et rare,  
Tel qu'en offre à son hôte un hôte chaleureux. »

La déesse aux yeux pers, Minerve, à cette invite :  
« Cesse de m'attarder, je dois repartir vite.  
Mais daigne mettre à part ton cadeau généreux,  
Afin qu'en ma patrie, au retour, je l'emporte.  
Si précieux qu'il soit, le mien ira de pair. »

Minerve, en achevant, disparut et dans l'air  
Fila comme un oiseau ; mais d'une âme plus forte  
Elle arma Télémaque et doubla les élans

De son cœur filial. Lui, secoué de reste,  
Eut peur, car il flairait un visiteur céleste.  
Aussitôt, l'air divin, il joignit les galants.

En cercle, ils écoutaient l' élu de Calliope  
Chantant le dur retour que Minerve-Pallas,  
À la chute de Troie, aux Grecs fournit, hélas !  
L'enfant d'Icarius, la chaste Pénélope,  
Du palier de sa chambre entendit ces beaux vers.  
Vite elle descendit les marches attenantes,  
Non seule assurément, mais avec deux suivantes.  
Lorsque l' auguste femme approcha des pervers,  
S'arrêtant sur le seuil de la solide salle,  
Elle cacha ses traits sous son voile éclatant ;  
À ses côtés veillait chaque serve loyale.  
Alors au noble aède elle dit, sanglotant :  
« Phémios, tu connais d'autres récits magiques,  
Exploits d'hommes, de dieux, familiers aux chanteurs.  
Donc sieds-toi, dis-en un durant que, pacifiques,  
Ceux-ci boiront ; mais trêve à ces chants destructeurs  
Qui me brisent toujours le cœur dans la poitrine.  
Mes chagrins personnels demeurent sans égaux ;  
Je pleure un front d'élite, en mon sein j'enracine  
L'être, honneur de l'Hellade et du pays d'Argos. »

En ces mots intervint le prudent Télémaque :  
« Mère, pourquoi gronder l'aède harmonieux  
D'obéir à sa veine ? aux luths qu'on ne s'attaque.  
Qu'on blâme plutôt Zeus, des cœurs ingénieux  
Éternel suggesteur selon sa convenance.

Phémius peut des Grecs chanter le triste sort,  
Car la foule applaudit toujours de préférence  
Le chant qui le dernier excita son transport.  
Donc de calme et de force arme-toi pour l'entendre.  
Ulysse du retour n'est pas le seul frustré ;  
Sous Troie aussi mourut plus d'un brave illustre.  
Mais, chez toi remontant, active, va reprendre  
Ta toile et tes fuseaux, puis régir d'un coup d'œil  
Tes servantes ; parler sera l'œuvre des hommes,  
Et la mienne avant tout : je commande où nous  
sommes. »

Pénélope, interdite, abandonna le seuil,  
Retenant de son fils la parole sensée.  
Elle revint en haut, dans le même appareil,  
Et pleura son époux jusqu'à l'heure avancée  
Où Pallas sur ses yeux versa l'heureux sommeil.

Cependant les intrus troublaient l'enceinte obscure,  
Et tous de Pénélope ils convoitaient le lit.  
Adonc l'enfant royal, dont le sens ne faiblit :  
« Poursuiveurs de ma mère, empressés à l'injure,  
Banquetons maintenant, mais cessez vos abois ;  
Car il est bon d'ouïr cet aède canore  
Que l'on peut aux Divins comparer pour la voix.  
Demain à l'agora nous irons, dès l'aurore,  
Afin qu'ouvertement je vous somme trétous  
De vider mon palais. Préparez d'autres fêtes,  
Vous ruinant ensemble en vos propres retraites.  
Mais si vous estimez plus pratique et plus doux

De fondre impunément sur les biens d'un seul homme,  
Prenez-les : quant à moi, j'invoquerai les cieux  
Pour que, de vos forfaits rétribuant la somme,  
Zeus vous fasse expirer sans vengeance en ces lieux. »

Il dit, et tous les chefs de se mordre la lèvre,  
Surpris que Télémaque eût ce langage outré.  
Soudain Antinoüs, par Eupithe engendré :  
« Télémaque, des dieux tu tiendras cette fièvre  
D'éloquence subite et d'aperçus hautains.  
Puisse Zeus t'empêcher de ceindre dans Ithaque  
Le bandeau paternel, malgré tes droits certains ! »

Immédiatement l'avisé Télémaque :  
« Antine, devrais-tu te fâcher du propos,  
Oui, je voudrais que Zeus m'accordât la couronne.  
Prétends-tu que régner soit le pire des maux ?  
Un roi n'est pas si mal ! chez lui l'argent foisonne  
À l'instant, et lui-même obtient doubles égards.  
Mais les Grégeois dans l'île ont toute une milice  
De candidats princiers, jeunes gens ou vieillards.  
Qu'on enseptre l'un d'eux, puisque le noble Ulysse  
Est mort : moi, je serai maître de ma maison  
Et des serfs que m'acquit sa quote-part bellique. »

L'héritier de Polybe, Eurymachus, réplique :  
« Il appartient aux Dieux de dire en leur saison  
Qui des Grecs régnera sur l'île ithacéenne.  
Pour toi, garde tes biens, gouverne ton palais ;  
Ne crains pas que par force on t'en prive jamais,

Tant que se peuplera cette terre achéenne.  
Mais je veux sur ton hôte, ami, l'interroger :  
D'où vient-il ? de quel sol, d'après lui, peut-il être ?  
Quelle est donc sa famille, et quels murs l'ont vu  
naître ?  
Du retour de ton père est-il le messenger,  
Ou te réclame-t-il le paiement d'une dette ?  
Comme il est sorti vite et sans nous avertir !  
Sa physionomie était pourtant honnête. »

Le prudent Télémaque ainsi de repartir :  
« Eurymach, c'en est fait du retour de mon père.  
Aussi je ne crois plus aux messages verbaux,  
Et m'inquiète peu des oracles fort beaux  
Qu'entassent les devins appelés par ma mère.  
Or, d'Ulysse connu, cet homme est de Taphos.  
C'est le prince Mentès, fils du brave Anchiale,  
Commandant aux Taphiens, laboureurs des grands  
flots. »  
Il se tut, bien fixé sur l'aide minervale.

Les Prétendants joyeux, en attendant la nuit,  
Savouraient les douceurs du chant et de la danse.  
Tandis qu'ils s'amusaient, l'ombre se fit intense ;  
Lors chacun pour dormir alla vers son réduit.  
Télémaque à son tour, l'âme tumultueuse,  
Gagna pour se coucher le haut appartement  
Qu'il occupait, au fond du riche bâtiment.  
Avec lui, torche en main, marchait la vertueuse  
Euryclée, enfant d'Ops issu de Pisénor.

Elle était dans sa fleur, lorsque jadis Laërte,  
Au prix de vingt taureaux, l'acheta de son or.  
D'honneurs comme sa femme il la voulut couverte,  
Mais respecta son lit, en époux réservé.  
Donc elle l'éclairait, et se montrait accorte  
Plus qu'aucune envers lui, l'ayant seule élevé.  
Quand de la belle chambre elle eut ouvert la porte,  
Il s'assit, enleva sa robe au fin duvet,  
Et la remit aux mains de la soigneuse vieille.  
Eurycléa, l'étoffe arrangée à merveille,  
La suspendit au mur près du brillant chevet ;  
Puis, sortant, tira l'huis par l'anneau d'argyrose,  
Et lâcha du levier le mobile cordon.  
Lui, jusqu'au jour, nanti d'une molle toison,  
Rumina le trajet que Pallas lui propose.

## CHANT II

ASSEMBLÉE DES ITHACÉENS ET DÉPART DE TÉLÉMAQUE.

Quand l'Aurore effeuilla ses roses matinales,  
Le fils chéri d'Ulysse, incontinent levé,  
Se vêtit, en sautoir mit un glaive éprouvé,  
Noua sur ses pieds blancs de superbes sandales,  
Puis sortit de sa chambre, imposant comme un dieu.  
Il ordonna de suite aux hérauts à voix claire  
D'appeler tous les Grecs au conseil populaire ;  
Les hérauts d'obéir, ceux-ci de tarder peu.  
Télémaque, aussitôt la foule réunie,  
Marcha vers l'assemblée, une lance à la main ;  
Deux limiers vigilants lui tenaient compagnie.  
Pallas l'avait doté d'un charme surhumain.  
Et tous les habitants l'admiraient au passage.



Sur le trône il s'assit ; chaque ancien s'effaça.

Or le héros Égypte à parler commença :  
Il savait mainte chose, étant courbé par l'âge.  
En effet son cher fils Antiphe, un bon guerrier,  
Suivit sur ses vaisseaux l'époux de Pénélope  
À l'hippique Ilion ; mais le cruel Cyclope  
Dans son antre l'occit, le mangea le dernier.  
Trois garçons lui restaient : l'un était Eurynome,  
Un des intrus ; aux champs les deux autres l'aidaient.  
Mais le sort de l'aîné torturait le pauvre homme.  
Adonc il dit ces mots que des pleurs saccadaient :  
« Ithacins, qu'on me prête une oreille propice.  
Nous n'eûmes de conseil ni de rassemblement,  
Depuis que s'embarqua notre divin Ulysse.  
Qui donc nous réunit ? à quel entraînement  
Cède un de nos gaillards ou quelque vénérable ?  
De l'armée apprit-il le fortuné retour ?  
Ce qu'il sut le premier, veut-il le mettre au jour ?  
Ménage-t-il un thème au public profitable ?  
À mon sens, c'est un probe, un généreux esprit.  
Que Zeus pour son projet hautement se déclare ! »

Il dit, et Télémaque au présage sourit.  
Sans attendre, il se lève, à tonner se prépare.  
Debout dans l'agora, du sceptre impérieux  
Vient l'armer Pisénor, héraut plein de sagesse.  
Alors premièrement au vieillard il s'adresse :  
« Ancien, il n'est pas loin, tu l'as devant les yeux,  
Celui qui vous convoque ; un grand chagrin m'accable.

Je n'ai pas de l'armée appris l'heureux retour,  
Et ne sais rien de neuf que j'aie à mettre au jour ;  
Je n'apporte aucun thème au public profitable.  
L'affaire me concerne ; un double écrasement  
Pèse sur moi : d'abord, j'ai perdu ce bon père  
Qui jadis vous menait si paternellement ;  
Puis, le pire de tout, ce qui dans la misère  
Va plonger ma maison, engloutir mon avoir,  
C'est que des Prétendants, tous de race enfiéree,  
Ont assailli ma mère, hostile à leur vouloir.  
Ils n'osent point aller chez son père Icarie,  
Pour qu'il dote sa fille et la donne au galant  
Qui saura, gendre élu, capter ses bonnes grâces.  
Mais, dans notre logis tous les jours circulant,  
Ils égorgent taureaux, brebis, et chèvres grasses,  
Festinent, et gaïement boivent le vin de feu.  
Tout est presque détruit. C'est qu'il n'est pas d'Ulysse  
Pour chasser de mon toit ces monstres de malice.  
Nos bras n'y pourraient rien ; sans doute, après l'aveu,  
Nous passerons pour nuls et d'effort incapables.  
Moi, si je le pouvais, je les chasserais tous,  
Car des actes pareils ne sont plus tolérables.  
Mon toit périt sans gloire : or donc, indignez-vous ;  
Craignez de nos voisins les blâmes unanimes ;  
Redoutez des grands dieux la juste némésis ;  
Qu'ils n'aillent, courroucés, vous punir de ces crimes.  
Par Jove olympien, par la sage Thémis  
Qui convoque et dissout les assises humaines,  
Mes amis, finissez ! à mes regrets constants  
Laissez-moi. Si jamais mon doux père, en son temps,

Aux Grégeois bien guêtrés a pu causer des peines,  
Vengez-vous sur son fils, rendez-lui maux pour maux,  
En excitant ceux-ci. J'aurais plus d'avantage  
À vous voir consommer mes biens et mes troupeaux :  
Vous me rembourseriez peut-être le dommage,  
Car je vous poursuivrais par toute la cité,  
Réclamant mon avoir jusqu'à rentrée entière ;  
Mais pour toujours m'abat votre complicité. »  
Il se tut, hors de lui, jeta son sceptre à terre  
Et pleura chaudement. Le peuple s'affecta ;  
Tous les autres alors de garder le silence.  
Nul n'osa lui répondre avec impertinence ;  
Le seul Antinoüs, comme il suit, riposta :  
« Télémaque verbeux, sans frein, dans ta faconde  
Pourquoi t'en prendre à nous ? Tu veux nous dépriser.  
Ce n'est pas les galants qu'il te faut accuser,  
Mais ta mère chérie en ruses si féconde.  
Voici trois ans déjà, quatre prochainement,  
Qu'elle frustre des Grecs l'amoureuse jeunesse.  
Elle flatte chacun, nous fait mainte promesse,  
Au moyen de courriers ; mais toujours son cœur ment.  
De ce malin esprit voyons le dernier leurre.  
La belle a commencé, dans sa chambre aux tissus,  
Un voile fin, immense, et nous a dit sur l'heure :  
Mes jeunes Prétendants, puisque Ulysse n'est plus,  
Avant tout autre hymen souffrez que je termine  
(Puisse mon fil servir jusqu'au moindre écheveau ! )  
Ce drap que ma tendresse à Laërte destine,  
Quand la faulx du trépas l'aura mis au tombeau.  
Contre moi tonnerait toute grecque matrone,

Si l'opulent héros gisait sans un linceul.  
Son discours convainquit notre âme par trop bonne.  
Or, ce qu'elle ourdissait, le jour, pour ton aïeul,  
Sa main le défaisait, la lampe rallumée.  
Ce jeu dura trois ans et nous assujettit.  
Mais quand l'heure amena la quatrième année,  
Une ancelle aux aguets du fait nous avertit.  
Nous la surprîmes donc décousant l'ample toile ;  
C'est alors qu'à regret l'achevèrent ses doigts.  
Aussi, nos volontés, du coup je les dévoile  
Pour ta propre gouverne et celle des Grégeois.  
Renvoie enfin ta mère, ordonne-lui de prendre  
L'époux qui lui plaira, par son père amené.  
Que si longtemps encore elle veut nous offenser,  
Se fiant dans son âme aux beaux dons d'Athéné,  
À son aiguille instruite, à ses façons traîtresses  
(Rien de tel ne s'est dit des femmes d'autrefois,  
De ces Grecques d'élite, aux magnifiques tresses,  
Comme Alcmène, Tyro, Mycène, enfant de rois ;  
Nulle en habileté n'égalait Pénélope),  
Sache qu'elle exécute un funeste dessein.  
Car sur tes biens, ton or, s'abattra notre essaim,  
Tant qu'elle nourrira ce penchant misanthrope  
Que lui soufflent les dieux. Si son nom brille ainsi,  
Toi, tu regretteras ta fortune soustraite.  
Nous n'irons dans nos champs, dans aucune retraite,  
Avant qu'un époux grec soit par elle choisi.

En ces mots répliqua le prudent Télémaque :  
« Antine, je ne puis de moi-même expulser

Celle qui me conçut, m'éleva : loin d'Ithaque  
Ulysse est mort, ou vit ; comment indemniser  
Icare, si j'allais congédier sa fille ?  
Outre mon père, un dieu bientôt me punirait.  
En quittant la maison, ma mère attesterait  
L'implacable Érinnye ; enfin chaque famille  
M'aurait en haine : aussi ne dirai-je ces mots.  
Si vos prétentions ne sont pas satisfaites,  
Sortez de mon palais. Préparez d'autres fêtes,  
Vous ruinant ensemble en vos propres enclos.  
Mais si vous estimez plus doux et plus pratique  
De consumer d'un seul tout le matériel,  
Faites-le : quant à moi, j'invoquerai le ciel,  
Afin que, châtiant votre œuvre despotique,  
Zeus vous fasse expirer sans vengeance en ces lieux.

Il dit, et Jupiter, qui voit tout, pour augure  
Fit s'envoler d'un mont deux aigles merveilleux.  
De leurs rames d'abord la puissante envergure  
Les soutint côte à côte, aux souffles du matin.  
Mais, rendus au milieu du bruyant pêle-mêle,  
Vingt fois, en tournoyant, ils battirent de l'aile,  
Et, l'œil sur les rivaux, annoncèrent leur fin.  
Puis, se griffant de l'ongle et le col et la face,  
Ils s'enfuirent à droite, à travers toits et murs  
L'aspect de ces oiseaux stupéfia la masse,  
Et chacun pressentit des accidents futurs.  
À l'instant se leva le vieillard Halitherses,  
Fils de Mastor : ce preux d'auspice et de devin  
Mieux qu'aucun possédait les sciences diverses.

Désireux d'être utile, au peuple il dit soudain :  
« Ithaces, qu'on me prête une oreille propice.  
Aux Prétendants surtout s'adresse mon discours,  
Car un grave malheur les attend : non, Ulysse  
N'éternisera point son voyage au long cours.  
Peut-être est-il tout proche, élaborant leur perte.  
Dans le même filet on verra trébuchant  
Plus d'un fils de cette île exposée au couchant.  
Donc pour les réprimer qu'ici l'on se concerte.  
Qu'eux-mêmes restent cois, ils s'en trouveront mieux.  
Point ne prédis à faux, mais avec sagesse ;  
Et tout s'accomplira, j'en ai la conscience,  
Comme je l'annonçais, quand, suivi de ses preux,  
Partit pour Ilion notre ingénieux maître.  
Je dis qu'exténué, tous ses compagnons morts,  
Après vingt ans d'absence, inconnu sur ces bords,  
Il reviendrait : eh bien, aujourd'hui tout doit être. »

L'héritier de Polybe, Eurymaque, aussitôt :  
« Vieillard, va-t'en prédire, au fond de ta cassinie,  
L'avenir à tes fils, de peur d'un mauvais lot.  
Sur ce point mieux que toi, bien mieux, je vaticine.  
Une foule d'oiseaux vole aux rais du soleil,  
Sans rien nous présager ; au loin, d'ailleurs, Ulysse  
Trépassa : plutôt aux dieux que ton sort fût pareil !  
Tu ne déploierais pas cette morgue d'auspice,  
Et n'exciterais point Télémaque irrité,  
Dans l'espoir qu'il fera quelque don à ta race  
Mais je te le prédis, en toute sûreté,  
Si par ton vieux savoir, ta parole fallace,

Tu pousses ce jeune homme à d'outrageux débats,  
Sa chance n'en sera d'abord que plus vilaine,  
Puis de ta prophétie il ne jouira pas.  
Toi, l'ancien, nous saurons l'infliger une peine  
Amère à recevoir, terrible à supporter.  
Voici comment il faut que Télémaque opère :  
Qu'il expédie enfin Pénélope à son père.  
Il trouvera l'époux, et saura présenter  
La belle dot qu'exige une fille qu'on prône.  
Car les galants, je pense, à leur rude pourchas  
Ne vont pas renoncer : nous ne craignons personne,  
Pas même Télémaque, avec son beau fracas.  
Peu nous importe aussi ton prophétique esclandre,  
Barbon : il te vaudra d'être plus abhorré.  
Méchamment nous prendrons tous leurs biens sans les  
rendre,  
Tant que la reine aura son hymen différé.  
À nous contraindre, nous, qui vivons dans l'attente,  
Sa vertu nous oblige, et l'on s'est interdit  
L'amour d'autres beautés dont la main est tentante. »

Le prudent Télémaque alors lui répondit :  
« Eurymaque, et vous tous, illustres philogames,  
Vous ne me verrez plus priant ni sermonnant ;  
Les dieux, les Achéens, savent tout maintenant.  
Mais, tôt, pourvoyez-moi d'un navire à vingt rames,  
Afin qu'à maint rivage il aille me poussant.  
Je veux courir à Sparte, à Pylos je veux tendre  
Pour rechercher mon père, indécouvrable absent,  
Pour voir si l'on m'en parle, et si je puis entendre

Cette voix de Jupin qui fait l'homme immortel.  
Mon père est-il en vie, et déjà même en route,  
Je dois attendre un an, quelque effort qu'il m'en coûte.  
Mais si finalement son trépas est réel,  
Alors, en vérité, rejoignant mes murailles,  
J'élèverai sa tombe, et, tout rite observé,  
J'inviterai ma mère à d'autres épousailles. »

À ces mots il s'assied, et Mentor s'est levé.  
Jadis, en s'embarquant, l'irréprochable Ulysse  
Chargea ce vieil ami du soin de sa maison,  
Et plaça tous ses biens sous sa haute police.  
Désireux d'être utile, il parla sur ce ton :  
« Ithacins, qu'on me prête une oreille attentive.  
Que nul roi couronné ne soit dorénavant  
Doux, affable, correct, d'équité positive,  
Mais se montre toujours cruel et décevant,  
Puisque aucun d'entre vous n'a gardé la mémoire  
De ce divin Ulysse au joug si paternel.  
Après tout, peu me chaut que leur fourbe notoire  
Inspire aux poursuivants maint acte criminel  
Car ils vont ruinant, au péril de leurs têtes,  
Le palais d'un monarque, enterré selon eux.  
Mais j'en veux au public de vos langues muettes ;  
Vous ne réprimez point par des discours nerveux  
Ce petit corps d'intrus, quand pour vous est le  
nombre. »

Léocrite, le fils d'Événor, à cela :  
« Irascible Mentor, vieux fou, qu'as-tu dit là



Pour nous faire assaillir ? Nous pourrions sans encombre

Défier tous les chocs, quand nous jouons des dents.

Si tout à coup, chez lui, le même roi d'Ithaque

Nous trouvant attablés, par une brusque attaque

Songea à démolir les nobles Prétendants,

Du retour désiré ne jouirait sa femme,

Car, en se mesurant contre tant de rivaux,

Tristement il mourrait ; donc folle est ta réclame.

Mais allons ! que chacun retourne à ses travaux.

Halitherse et Mentor, vieux compagnons d'Ulysse,

De son fils presseront le maritime exploit.

Mais, au lieu de partir, je crois que ce novice,

Recevant des courriers, restera sous son toit. »

Cela dit, vivement il rompit l'assemblée.

Dans sa demeure alors rentra tout Achéen ;

Chaque galant courut au seuil odysséen.

Télémaque alla seul sur la rive salée,

Trempa ses mains dans l'onde, et conjura Pallas :

« Entends-moi, déité, qui fus hier mon hôtesse.

Tu me dis d'affronter cette mer piperesse,

Pour découvrir mon père, indécouvrable, hélas !

Or, les Grecs à ce but s'opposent de conserve,

Les Prétendants surtout, hautement discourtois. »

Telle fut sa prière, et sur-le-champ Minerve

Le joignit, de Mentor prenant l'air et la voix.

Puis elle proféra ces paroles ailées :

« Enfant, tu ne seras lâche ou fol à nouveau.

D'Ulysse si tu tiens ce courageux cerveau  
Qui réglait son discours, ses œuvres signalées,  
Ni stérile ni vain ne sera ton trajet.  
Si Pénélope et lui n'ont rougi tes artères,  
Je n'attends rien de bon de l'actuel projet.  
En effet peu d'enfants ressemblent à leurs pères ;  
Pires sont la plupart, peu deviennent meilleurs.  
Mais comme tu vivras sans erreurs, sans faiblesse,  
Que tu n'as point d'Ulysse oublié la sagesse,  
Je vois tes beaux desseins sous d'heureuses couleurs.  
Donc méprise aujourd'hui l'astuce et les menées  
Des intrus ; ils ne sont ni justes ni prudents.  
Ils n'ont pas vu la mort, les noires Destinées  
Qui les pressent et vont les perdre en même temps.  
Bientôt s'effectuera le départ que tu rêves,  
Car moi, l'ancien ami de ton père adoré,  
J'équiperai ta nef, je t'accompagnerai.  
Ores pour ton logis abandonne ces grèves.  
Fais tes provisions, dans des vases tiens-les ;  
Mets le vin dans des pots, en des cuirs la farine,  
Moelle du genre humain ; moi, parmi la Marine  
J'élirai des nochers qui viendront sans délais.  
Cent vaisseaux, vieux ou neufs, bordent l'île d'Ithaque :  
Je prendrai la carène aux meilleurs avirons,  
Et, sitôt en état, au loin nous voguerons. »

La Jovienne Pallas se tut, et Télémaque  
Ne traîna davantage, après ces mots divins.  
Au palais il rentra, pris de douleur amère.  
Il trouva dans la cour les galants, toujours vains,

Dépouillant des chevreaux, flambant des porcs à terre.

Antinoüs, riant, courut l'interpeller,  
S'empara de sa main, et lui dit à voix haute :  
« Télémaque verbeux, sans frein, de mal parler,  
Comme de mal agir, ne commets plus la faute.  
Viens plutôt, comme avant, manger et boire à flots.  
Les Grecs te fourniront toute chose complète,  
La nef, de bons rameurs, pour t'en aller en quête  
De ton illustre père, à la sainte Pylos. »

En ces mots répondit le prudent Télémaque :  
« Antine, je ne puis banqueter désormais  
Avec des insolents, ni m'amuser en paix.  
N'est-ce donc pas assez que, mon toit plusiaque,  
Vous l'ayez appauvri, quand j'étais un enfant ?  
Présentement adulte, à des bouches notables  
Puisant l'instruction, et mon cœur s'échauffant,  
J'appellerai sur vous les Kères redoutables,  
Qu'à Pylos je m'en aille ou que je reste ici.  
Mais, comme passager, je pars, je le proclame,  
Car je n'ai pas de nef, pas une seule rame ;  
Et sans doute cela vous parut mieux ainsi. »

Sur ce, d'Antinoüs sa main quitta l'étreinte  
Brusquement. Les gloutons préparaient leur banquet ;  
De rires, de brocards ils remplissaient l'enceinte.  
Voici comment l'un d'eux à railler s'appliquait :  
« Télémaque à coup sûr médite notre perte.  
Aux sables de Pylos, à Sparte, le facond

S'en va quérir main-forte ; il le désire certe.  
Ou bien il veut gagner le sol toujours fécond  
D'Éphyre, pour avoir des poisons énergiques,  
En charger nos boissons, nous plonger au tombeau. »  
Un autre de ces fous disait ces mots cyniques :  
« Qui sait si, ballotté sur un mince bateau,  
Errant, il ne mourra lui-même comme Ulysse !  
Lors il nous donnerait un surcroît de labeurs ;  
Car on vendrait ses biens, laissant cet édifice  
À sa mère, à l'élu, maître de ses faveurs. »

Ils jasaient... lui descend au cellier de son père,  
Pièce vaste, voûtée, où sont l'or et l'airain,  
Des coffres pleins d'habits, et l'huile odorifère.  
En ordre se rangeaient le long du souterrain  
Des jarres contenant un vin vieux, délectable,  
Un pur et vrai nectar pour Ulysse gardé,  
S'il revenait jamais d'un exil lamentable.  
Un huis à deux battants fermait, consolidé,  
Ce poste où nuit et jour restait comme intendante,  
Et veillait prudemment sur l'immense trésor,  
Euryclée, enfant d'Ops issu de Pisénor.

Télémaque, appelant la vieille gouvernante :  
« Nourrice, en mainte amphore, allons, puise un bon  
vin,  
Le plus doux après ceux qu'ici-même tu serres  
Pour ton malheureux roi : si pourtant ce divin  
Retourne, s'échappant de la mort et des Kères.  
Remplis-en douze pots, que bouchent liège et poix.

Verse de la farine en des outres bien closes ;  
Je veux, en blé moulu, vingt mesures de choix.  
Toi seule auras mon plan. Groupe toutes ces choses ;  
Je les prendrai ce soir, lorsque pour se coucher  
Dans son appartement remontera ma mère.  
Car à Sparte, à Pylos, je m'en vais rechercher,  
Très attentivement, les traces de mon père. »

L'excellente Euryclée alors se lamenta,  
Et dit, en gémissant, ces phrases empennées :  
« Mon fils, à ce sujet quel démon te tenta ?  
Pourquoi donc ferais-tu de si longues tournées,  
Garçon unique et cher ? Ah ! vraiment, loin des siens,  
Le noble Ulysse est mort parmi d'autres peuplades.  
Toi parti, je prévois ici des embuscades  
Pour te tuer par ruse et diviser tes biens.  
Donc reste auprès de nous : sur la mer infertile  
Ne va point te risquer et souffrir mille maux. »

Le prudent Télémaque, insistant à ces mots :  
« Paix ! nourrice ; en ceci c'est un dieu qui me style.  
Mais jure-moi qu'avant onze ou douze soleils,  
Tu n'instruiras de rien ma mère si parfaite,  
À moins que, sachant tout, elle ne me regrette ;  
Car les pleurs gâteraient ses charmes nonpareils. »

Il dit ; par les grands dieux jura la bonne vieille.  
Après avoir juré, terminé son serment,  
Elle puisa le vin à l'amphore vermeille,  
Et mit dans de bons cuirs la poudre de froment.

Télémaque remonte, et joint la bande hostile.

Or, voici ce que fait la Déesse aux yeux pers :  
Sous les traits du jeune homme, elle parcourt la ville,  
Et, partout accostant des promeneurs divers,  
Les cite pour le soir sur son bateau célère.  
Elle en obtenait un, d'ailleurs, de Noémon,  
Fils illustre de Phrone, heureux de lui complaire.  
Le soleil se coucha, l'ombre emplit l'horizon.  
Minerve tire alors le navire vers l'onde,  
Le pourvoit du grément pour la mer opportun,  
Et l'ancre au bout du port ; tout son robuste monde  
L'entourait, et son verbe aiguillonnait chacun.  
La Déesse aux yeux pers imagine autre chose :  
Du généreux Ulysse elle atteint le palais,  
S'approche des buveurs, de pavots les arrose.  
Abusés, de leurs doigts tombent les gobelets.  
Tous alors se levant, la paupière alourdie,  
Se hâtent vers leurs toits et cèdent au sommeil.  
Reprenant de Mentor les traits, la voix hardie,  
Minerve au jeune homme donne aussitôt l'éveil,  
Et l'invite à quitter sa belle résidence :  
« Télémaque, déjà tes rameurs bien guêtrés  
Sont assis sur leurs bancs, réclamant ta présence.  
Allons, ne restons pas plus longtemps arriérés. »

Pallas-Minerve dit, et soudain le précède ;  
Lui, de la déité suit les pas résolus.  
Arrivés à la nef, au bord de la mer tiède,  
Ils trouvèrent rangés leurs compains chevelus.

Télémaque avec feu les harangue de suite :  
« Amis, vite apportons nos vivres ; tout est prêt  
Dans mon logis, du cas ma mère n'est instruite,  
Ni ses femmes non plus : rien qu'une a mon secret.  
Il dit, va le premier, tous suivent pleins de verve.  
Les vivres transportés, dans la solide nef  
On les plaça, selon l'avis du jeune chef.  
Télémaque gagna le pont après Minerve,  
Qui prit place à la poupe, et sur le même rang  
Il s'assit ; les marins délièrent le câble,  
Et, montant tour à tour, chacun fut à son banc.  
Pallas les appuya d'un vent très favorable,  
L'âcre Zéphyr, clairon du gouffre ténébreux.  
Excitant ses nochers, le fils chéri d'Ulysse  
Les dépêche aux agrès : eux, prompts à leur service,  
Dressent en un moment, au fond du coursier creux,  
Le grand mât de sapin, qu'étreignent des cordages ;  
Puis, ils tendent la voile avec du cuir tressé.  
Zéphyr la gonfle au centre, et, le bateau lancé,  
L'onde pourpre mugit autour des bastingages.  
La nef, coupant le flot, poursuivait son chemin.  
Tous les agrès fixés sur ce coureur modèle,  
L'équipage, emplissant des cratères de vin,  
Fit des libations aux dieux, troupe éternelle,  
Mais surtout à Pallas, la fille de Jupin.  
Elle, restant à bord, veilla jusqu'au matin.

# CHANT III

## VOYAGE DE TÉLÉMAQUE À PYLOS

Le soleil, délaissant sa lagune sereine,  
Surgit au ciel d'airain pour éclairer les Dieux  
Et les mortels vivant sur les terrestres lieux.  
Ils touchèrent alors Pylos la Néléenne,  
Les Pyliens offraient, le long des vastes eaux,  
Cent bœufs noirs au bleuâtre Ébranleur de rivages.  
Neuf bancs sont là ; chacun tient cinq cents  
personnages,  
Et chaque groupe au Dieu présente neuf taureaux.  
Leurs viscères goûtés, pour lui fumaient les cuisses,  
Quand la troupe aborda, du lin porteur d'agrès  
Cargua la voile, et puis gagna les quais propices.  
Minerve descendit, et Télémaque après.



La déesse aux yeux pers lui parlant la première :  
« Enfant, tu ne dois plus te montrer incertain.  
Tu n'as passé les flots que pour savoir la terre  
Qui nous dérobe Ulysse et quel est son destin.  
Eh bien, cours à Nestor, le dompteur de cavales ;  
Voyons quelle pensée il cache dans son cœur.  
Sollicite de lui des vérités loyales ;  
Il ne mentira point, car il est plein d'honneur. »

Le prudent Télémaque aussitôt lui réplique :  
« Mentor, comment le joindre, à lui comment  
m'ouvrir ?  
Je ne suis pas encore habile à discourir,  
Et crains d'interroger, moi jeune, un homme antique. »

Dans ces termes repart la déesse aux yeux pers :  
« Enfant, tu parleras à la fois d'abondance  
Et sous un choc divin ; car sans les dieux, je pense,  
Tes yeux et ton esprit ne se sont pas ouverts. »

Pallas-Minerve dit, et marche décidée ;  
Lui, de l'Olympienne à l'instant suit les pas.

Ils joignirent alors la foule présidée  
Par Nestor et ses fils : occupés du repas,  
Les assistants flambaient, piquaient des chairs solides.  
Voyant des hôtes, tous furent les recevoir,  
Leur serrèrent la main, leur dirent de s'asseoir.  
Le premier, Pisistrate, un des beaux Nestorides,  
Ayant saisi leur dextre, au banquet les plaça

Sur de moelleuses peaux longeant la rive amère,  
Entre son frère aîné Thrasymède — et son père.  
Il leur servit deux parts d'entrailles, leur versa  
Dans une coupe d'or, puis, la droite levée,  
Dit à Minerve, enfant de Zeus Égiochus :  
« Étranger, rends hommage au puissant Neptuneus,  
Puisque pour son festin tombe votre arrivée.  
Ta libation faite, offerts tes justes vœux,  
Passe à ton compagnon, pour l'épancher de même,  
La coupe de vin doux ; car j'espère qu'il aime  
Prier les Immortels : tout homme a besoin d'eux.  
Mais il est le plus jeune et semble avoir mon âge ;  
Aussi d'abord à toi je tends la coupe d'or. »  
Il dit, et lui remet le suave breuvage.  
La déesse approuva ce bon fils de Nestor  
Qui du calice exquis l'honorait la première.

Alors elle invoqua le grand dieu longuement :  
« Exauce-moi, Neptune, ébranleur de la terre !  
Nous, tes dévots, fais-nous réussir pleinement.  
Comble, avant tout, de gloire et Nestor et sa race ;  
À tous les Pyliens, après ce digne octroi,  
Pour leur riche hécatombe accorde mainte grâce.  
Enfin au toit natal rends Télémaque et moi,  
Ayant atteint le but que chercha notre poupe. »

Tels jaillirent ses vœux, qu'elle-même accomplit ;  
Ensuite à Télémaque elle offrit l'ample coupe.  
D'Ulysse le cher fils pria d'un même esprit.

Quand les chairs de dessus furent toutes rôties,  
On fit les portions, chacun se régala.  
De la faim, de la soif les ardeurs ralenties,  
L'écuyer Géréon, Nestor, ainsi parla :  
« Il convient, maintenant que sont repus nos hôtes,  
De les interroger pour les connaître à fond.  
Étrangers, nommez-vous ! qui vous pousse en ces  
côtes ?  
Est-ce une affaire, ou bien errez-vous, comme font  
Les pillards qui, sur mer jouant leur existence,  
Aux gens de terre ferme apportent le malheur ? »

Le prudent Télémaque alors, plein d'assurance,  
Répondit (car Minerve avait enflé son cœur,  
Afin que de son père il découvrit la route  
Et pour lui-même obtînt chez l'homme honneur et l'os)  
« Ô Nestor Néléide, ornement de Pylos,  
Tu désires savoir qui nous sommes ? écoute.  
Nous provenons d'Ithaque, au pied du Néion.  
Privée et non publique est ici notre affaire.  
Je viens pour m'enquérir de mon illustre père,  
Ulysse, l'être fort qui près de toi, dit-on,  
A combattu jadis et renversé Pergame.  
Car tous les autres preux acharnés aux Troyens,  
Nous savons en quel point chacun a rendu l'âme ;  
Mais lui, Zeus de son sort fait un mystère aux siens.  
Sa fin par nul témoin n'est clairement décrite,  
Soit qu'un fer l'ait occis d'emblée au continent,  
Soit qu'il ait disparu sous les flots d'Amphitrite.  
À tes pieds c'est pourquoi je tombe maintenant,

Pour que de son trépas tu veuilles bien m'instruire,  
Si tu le vis toi-même, ou si te le conta  
Quelque homme errant : maudit sa mère l'enfanta.  
Par respect ou pitié ne va point m'éconduire,  
Mais narre franchement l'aventure au total.  
De grâce, si jamais mon brave père Ulysse,  
Agissant ou parlant, te rendit un service  
Chez le peuple troyen à vous, Grecs, si fatal,  
Souviens-t'en aujourd'hui, dis la vérité pure. »

L'écuyer Géréon, Nestor, lui répondit :  
« Cher, tu m'as rappelé l'existence si dure  
Que nous, Grecs indomptés, menâmes sans répit,  
Alors que nos vaisseaux erraient dans les ténèbres,  
Partout, au gré d'Achille, en quête de butin,  
Ou que nous combattions autour des murs célèbres  
De Priam : là périt plus d'un guerrier hautain.  
Là gît le fier Ajax ; là gît de même Achille ;  
Là Patrocle, en prudence égal à tous les dieux,  
Et là mon fils chéri, si beau, si glorieux,  
Antiloque, un soldat aussi ferme qu'agile.  
Que d'autres maux encor n'avons-nous pas soufferts !  
Qui donc tous ici-bas pourrait te les apprendre ?  
Lorsque tu resterais cinq, six ans à m'entendre  
Conter des fameux Grecs les désastres divers,  
Tu repartirais las, avant que je finisse.  
Neuf ans, des ennemis, en jouant au plus fin,  
La perte on machina : Zeus à peine y mit fin.  
Pour l'astuce en ces lieux nul au divin Ulysse  
N'osa se comparer, tant il nous supérait

Dans l'art de bien ruser, ton père : l'on te donne  
Pour son fils, et te voir infiniment m'étonne.  
Tes discours sont les siens ; personne ne croirait  
Qu'un jeune homme à ce point fût son écho fidèle.  
Durant tout le conflit, le noble Ulysse et moi,  
Au conseil, comme au camp, nous n'eûmes de querelle ;  
Mais portant même cœur, prudents, de bon aloi,  
Nous n'avions qu'un seul but, l'intérêt de la Grèce.  
Pourtant, quand sous la cendre Ilion s'enfonça,  
Nous étant rembarqués, un dieu nous dispersa.  
Zeus préparait alors aux Grecs mainte détresse,  
Vu que tous n'étaient pas sages ni scrupuleux.  
Beaucoup en conséquence eurent des fins horribles,  
Victimes du courroux de la dive aux yeux bleus  
Qui, fille du dieu-roi, brouilla les deux Atrides.  
Ceux-ci, contre l'usage, et follement hardis,  
Convoquèrent les Grecs en masse, à la nuit close ;  
Les Grecs étant venus, par le vin alourdis,  
De cet appel étrange ils leur dirent la cause.  
Or, Ménélas aux siens ordonne de s'unir  
Pour songer au retour sur les liquides combes.  
Agamemnon enrage : il voulait retenir  
Le peuple, et présenter de saintes hécatombes,  
Afin de conjurer la fureur de Pallas.  
Le fol ! il ignorait qu'elle était inflexible,  
Car l'esprit des grands dieux ainsi ne tourne pas.  
Lors des propos princiers l'échange fut terrible.  
Les Grecs aux beaux jambarts de se lever soudain,  
Poussant mille clameurs : l'ost en deux se partage.  
La nuit on ne rêva que mutuel dommage,

Car Zeus nous apprêtait un dommage certain.  
Dès l'aube, maint de nous mit à flot son navire,  
Chargé d'or, de beautés au large ceinturon.  
La moitié du camp grec demeura sous l'empire  
Du pasteur des humains, Atride Agamemnon.  
Pour nous, l'autre moitié, rembarqués, nous partîmes.  
Nos prames rasaient l'onde : un dieu l'aplanissait.  
Mouillant à Ténédos, ou offrit des victimes  
Pour le rapatriement ; mais Zeus ne le pressait.  
Le cruel derechef divisa la milice.  
D'aucuns, de leurs vaisseaux retournant le timon,  
Rentrèrent, sous leur roi, l'habile et sage Ulysse :  
Ils voulaient plaire encore au maître Agamemnon.  
Quant à moi, sur mes nefs qui voguaient de conserve  
Je m'enfuis, pressentant les ciseaux d'Atropos.  
Tydide nous suivit, emmenant sa caterve,  
Et le blond Ménélas put nous joindre à Lesbos  
Où du plan de voyage on traçait une ébauche,  
Soit passant au-dessus de Chio, sol rocheux,  
Devant l'île Psyrie à laisser sur la gauche,  
Soit filant sous Chio, près du Mimas venteux.  
Nous priâmes le dieu d'envoyer un présage ;  
Il le fit, et voulut qu'on croisât le plein flot,  
Droit vers l'Eubée, afin d'échapper au naufrage.  
Un vent sonore vint à souffler, et bientôt,  
Par les champs poissonneux, dans la nuit, à Géreste  
On jeta l'ancre. Après ce parcours très heureux,  
À Neptune on servit maintes cuisses de bœufs.  
Le quatrième jour, dans Argos, sauve et leste,  
La flotte de Tydide, entraîneur de coursiers,

S'arrêta. Pour la mienne, elle cingla vers Pyle,  
Et le vent ne faiblit, depuis son gage utile.  
Cher, ainsi je revins, ne sachant quels guerriers  
Furent sauvés, et quels furent ceux qui périrent.  
Mais tout ce que j'appris, trônant dans mon palais,  
Dûment tu le sauras ; mes dits seront complets.  
Les brillants Myrmidons, c'est public, atterrirent  
Sous le fier rejeton de leur grand roi défunt.  
Ainsi du noble fils de Pœan, Philoctète.  
Idoménée encor ramena dans la Crète  
Tous ses compagnons saufs : la mer n'en prit aucun.  
Pour Atride, on a dû vous dire au loin sans doute  
Qu'Égisthe à son retour tua ce conquérant.  
Mais son sang a du sien expié chaque goutte.  
Qu'il est bon qu'un héros laisse un fils en mourant !  
Celui d'Agamemnon à son tour put occire  
Le perfide assassin d'un père si vanté.  
Toi donc, ami, beau, grand, ainsi que je t'admire,  
Sois brave pour passer à la postérité. »

Le prudent Télémaque alors, à cette adresse :  
« Ô Nestor Néléide, ornement de l'Hellas,  
Ce fils s'est bien vengé ; certainement la Grèce  
L'entourera d'honneurs qui ne finiront pas.  
Ah ! que n'ai-je des dieux reçu même puissance,  
Pour punir la noirceur de tous ces Prétendants  
Qui m'outragent toujours, me mettent sur les dents.  
Mais les dieux n'ont loti d'une pareille chance  
Ni mon père, ni moi : force est de tout souffrir. »